

Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada

Report of the Annual Meeting

Le Canada français en Amérique latine

Lionel Groulx

Volume 40, Number 1, 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/300578ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/300578ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0317-0594 (print)

1712-9095 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Groulx, L. (1961). Le Canada français en Amérique latine. *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association / Rapport de l'assemblée annuelle de la Société historique du Canada*, 40(1), 13–27. <https://doi.org/10.7202/300578ar>

LE CANADA FRANÇAIS EN AMÉRIQUE LATINE

LIONEL GROULX

Président de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française

Qu'appelle-t-on Amérique latine ? La terre continentale, jumelle de l'Amérique du Nord, mais englobant le Mexique et cette sorte de cordon ombilical qui relie les deux portions de l'hémisphère, y compris également les îles adjacentes : les Antilles. En somme une portion du monde qui dépasse en superficie l'Europe et les Etats-Unis formant bloc ; une population de 150,000,000 d'âmes, rien que pour les Etats continentaux ; mais en y comprenant l'Amérique du centre et les Antilles, une population totale de près de 200 millions. Quoi encore ? Une agglomération de 20 républiques avec des aspects contradictoires de civilisations modernes et de vestiges de l'ère coloniale : de grandes villes, de grandes industries et de vastes espaces toujours incultes quoique pourvus des richesses les plus diverses, richesses aussi inexploitées qu'inconnues. Des pays à contrastes infinis, faut-il dire de l'un à l'autre, et voire à l'intérieur de chacun d'eux : des zones tempérées et semi-polaires, des neiges éternelles voisinant avec la jungle tropicale et les plaines plantureuses. En politique, des démocraties plus ou moins démocratiques et fort mal assises, naguère encore oscillant facilement du gouvernement populaire à la dictature des juntes militaires. En économie, une dépendance trop étroite du capitalisme étranger, presque uniquement américain du Nord, joug mal supporté et pourtant forcément toléré. En structure sociale, partout les deux extrêmes : une aristocratie trop riche, en possession d'haciendas aussi étendues que des principautés, aristocratie d'esprit conservateur, réactionnaire, souvent absentéiste, peu ou point éperonné par une classe moyenne ou bourgeoise éveillée, active, encore naissante au surplus, et d'ailleurs avec tendances trop promptes à se fondre dans la classe des grands riches, aussi insouciante que ceux-là devant les besoins des masses indigentes, agricoles ou ouvrières. En ces masses cependant, tenues dans un état voisin et parfois au-dessous de la misère, et en particulier, dans un analphabétisme scandaleux à notre époque, l'éveil depuis quelque temps de la conscience de leurs misères, ce qui est pire que la misère elle-même : éveil, du reste, favorisé, fomenté par de jeunes intellectuels, non pas toujours imbus d'idées révolutionnaires, mais résolus à une politique de redressement, à la fois politique et social. Bref des pays en éveil et à une étape périlleuse de leur histoire, ainsi faut-il se représenter tout le continent latino-américain. Un mal commun ferait sentir, pensera-t-on, le besoin d'une solution commune. Et, certes, les réformateurs y songent. Mais cette efficace solution, comment l'espérer sans une certaine intégration économique, recherchée par les clairvoyants et qu'ils appellent une « opération panaméricaine » ? Et l'intégration économique dans ce monde encore trop divisé, dépassera-t-elle jamais la chimère, se dit-on parfois

à voix basse, sans une préalable intégration politique ? A quoi bon, répètent ces avant-gardistes, crier à pleins poumons : « L'Amérique latine aux Latino-Américains ! L'Amérique latine sera une ou ne sera qu'un chaos. » Donc inutile de se le dissimuler : les grandes évolutions s'en viennent ; les dangers sont aux portes de ce continent. Et seuls les aveugles volontaires se désintéresseront de ce qui va se passer, dans les années prochaines, de la frontière-nord du Mexique à la Terre de Feu.

* * *

En certains milieux, l'on se représente volontiers le Canada français replié sur soi, figé dans le plus rigide isolationnisme. Un mérite pourtant aura été le sien : n'avoir pas été le dernier, en son pays, à se tourner vers le continent-sud. Dès 1921, en l'enquête de la Revue *l'Action française* de Montréal, sur le « Problème économique » dans le Québec, l'un des collaborateurs, Léon Lorrain, aujourd'hui secrétaire général de la Banque Canadienne Nationale, engage les siens à tourner résolument les yeux vers les marchés sud-américains. M. Lorrain énumère quelques-unes des aptitudes particulières de l'homme d'affaires canadien-français : sa connaissance du français « qui met à sa portée une très vaste documentation » et qui lui « facilite les contacts avec un grand nombre de pays » ; et encore « le sens psychologique, l'aptitude à comprendre autrui » ; et le collaborateur conclut : « Cette faculté sera très utile, notamment dans l'Amérique latine, dont notre commerce ne saurait se désintéresser. »¹

En janvier 1922, la même Revue inaugure une autre enquête sur « Notre Avenir politique ». Dans le premier article, le directeur de la Revue expose les raisons de cette enquête. En somme, d'après lui, les Canadiens devaient se libérer de leurs langes de peuple enfant, entrer tout de bon dans la vie internationale, à tout le moins, se comporter en la façon d'un pays américain :

Seule, il faut bien le dire, ajoutait-il, notre effroyable insouciance d'Etat en tutelle, a pu nous permettre d'observer, sans émoi, le vaste mouvement panaméricaniste qui s'est développé dans les deux Amériques depuis 1914. Ainsi on aura pu tenir, sans que nous ayons paru nous en apercevoir, en 1915 à Washington, une conférence financière panaméricaine, en 1916 à Buenos-Ayres un congrès panaméricain, à Baltimore la même année un congrès de la fédération panaméricaine du travail, en 1917 à New-York, puis en 1918 à San Antonio (Texas), une exposition commerciale latino-américaine, en 1919 puis en 1920 et encore à Washington, un congrès commercial, puis un congrès financier panaméricains. Dans le même temps, on a projeté la création d'une flotte marchande américaine qui se substituerait à la flotte européenne pour le transport entre les deux Amériques. Pour rapprocher les distances, on s'apprête à jeter, entre les deux tronçons du continent, de nouveaux câbles sous-marins ; on prépare le groupement des réseaux télégraphiques sans fil ; on parle d'un grand chemin de fer panaméricain de New-York à Buenos-Ayres. En un mot, c'est toute une évolution vers une sorte de consortium

¹ *L'Action française* (juillet 1921), VI : 393.

économique et moral et vers une solidarité continentale qui se dessine, qui demain peut opérer contre nous. Et cependant le Canada, pays de l'importance de l'Argentine, n'aura pas même tenu, en ces délibérations, le rôle d'un domestique de chancellerie.²

La même enquête consacrait un article entier à « l'Etat français et l'Amérique latine ». Le collaborateur, Emile Bruchesi, se demandait, en cas d'une rupture de la Confédération et de la formation d'un Etat français dans l'est du pays, sur quelles amitiés, le jeune Etat pourrait compter « parmi les nations d'Amérique » et du doigt, indiquait spontanément les pays de l'Amérique latine. Il écrivait :

Elles sont là une vingtaine de républiques de toutes tailles, mais toutes jeunes, depuis les minuscules Etats de Costa Rica, du Honduras et du Paraguay jusqu'aux grandes nations peuplées, riches, en pleine activité, qui ont nom Brésil et République Argentine.³

Le collaborateur souligne les affinités de culture qui rapprochent les Français du Canada de ces jeunes nations éprises d'un attachement « réfléchi, tenace », au génie de la France; il regrette nos trop rares relations avec ces pays, nos timides placements chez eux, nos trop maigres échanges commerciaux; il glisse pourtant cette observation qui fera sourire aujourd'hui : « Depuis que le gouvernement canadien a bâti sa flotte de commerce, le pavillon de nos navires flotte au vent dans les ports de Rio de Janeiro, de Buenos-Aires et de Montevideo. » Et pour finir, il énumère les moyens de mettre fin à un isolement qui n'a plus de sens.⁴

Cette même année, le directeur de l'*Action française*, en séjour d'étude aux Archives de France, pouvait entendre à Paris quelques cours de Marius André, un historien latino-américain qui s'appliquait à réhabiliter la colonisation espagnole. Il nouait des relations avec de jeunes intellectuels de l'Amérique du sud qui publiaient alors, dans la capitale française, une grande revue : *Revue de l'Amérique latine*. De retour au pays, il abonnait à cette revue l'*Action française*; et pendant quelque temps, la revue montréalaise confia à Emile Bruchesi une chronique sur les événements du jeune continent sud-américain. L'Université Laval vient d'organiser un « centre d'études latino-américaines ». L'Université de Montréal avait, en quelque sorte, pris les devants. De 1940 à 1950 M^e Anatole Vanier donnait, à la Faculté des Sciences sociales et politiques, un cours régulier sur l'Amérique latine.

* * *

Les premiers contacts du Canada français avec l'Amérique latine remontent néanmoins beaucoup plus haut. Et ces contacts plus effectifs s'établissent à un niveau supérieur, sous le signe de la charité intellectuelle et de l'assistance sociale. Et le mérite en revient à deux et même trois de nos communautés religieuses. Quelle aventure piquante et à la fois

² *L'Action française* (janvier 1922), VII : 5-6.

³ *L'Action française* (mai 1922), VII : 264.

⁴ *Ibid.*, VII : 258-274.

émouvante que celle de ces cinq petites Canadiennes françaises qui, aux jours lointains de juin 1853, abordaient à Valparaiso. Elles appartenaient à une famille religieuse de naissance toute récente à Montréal : les Filles de la Charité, Servantes des Pauvres, dites de la Providence : des filles de Madame Gamelin. La plus âgée ne dépassait pas 33 ans. Un appel leur était venu du lointain Oregon. Là-bas, une Eglise se fondait. L'évêque, un Canadien français, Mgr Demers, voulait à tout prix des religieuses pour sa mission. Il s'adresse à la jeune communauté. Mgr Bourget conseille le dur sacrifice. Alors commence l'odyssée de Montréal à Troy, de Troy à New York, de New York au Nicaragua, puis, après la traversée de Panama, de Panama à San Francisco, enfin de San Francisco à Oregon City. On voyage, tantôt en chemin de fer, tantôt en steamer, à dos de mule, ou sur des épaules d'homme, dans une suite de dangers, de misères indescriptibles. A Oregon City où rien n'est prêt pour les recevoir, une série d'incroyables malentendus forcent les petites Sœurs, peut-être mal conseillées, à reprendre le chemin du Canada. Elles n'ont qu'une ressource : revenir par le Cap Horn. Les voilà à bord d'un navire chilien, hélas, un navire de pirates. Elles courent mille périls, y compris la famine et le hasard d'être mangées vives en mer, après tirage au sort. Enfin elles peuvent débarquer à Valparaiso. Devant ces anges descendus du ciel, l'Archevêque de Santiago, et même le gouvernement de la république s'émeuvent. On veut les garder, on insiste, on leur propose un orphelinat pour enfants trouvés des deux sexes. Montréal est loin. Consulter la Maison mère, est-ce possible ? A tout risque on accepte. Et adieu le Cap Horn. Bientôt l'Archevêque, qui a vu à l'œuvre les petites vagabondes de Mère Gamelin, voudra dix à quatorze autres de ces religieuses. Elles viennent douze, puis cinq. Elles organisent d'autres œuvres à Valparaiso, à Santiago. Elles fondent un noviciat ; on les érige en province autonome. En 1880 elles ne gouvernaient que 3 maisons ; en 1930 elles en régissent 26 et sont tout près de 300 religieuses, presque toutes, cela va de soi, chiliennes. Cependant la dernière des survivantes canadiennes, longtemps supérieure, la Mère Bernard, née Vénérance Morin de Saint-Henri de Lauzon de Québec, ne décède au Chili qu'en 1929. A ce moment, sa communauté, « orgueil du Chili », a-t-on dit là-bas dès le début, est citée « dans toute la République, comme un modèle de communauté religieuse ».⁵

Un peu, vers le même temps, une autre communauté de femmes, les Sœurs du Bon-Pasteur de Montréal, dont l'histoire missionnaire est trop peu connue, allaient porter leurs services à 6 pays de l'Amérique latine. Elles sont au Pérou dès 1871, il y a presque un siècle. Elles offrent un apostolat non négligeable en des pays où fleurissent tristement, avec la crise chronique du logement, les unions conjugales irrégulières et les

⁵ *L'Institut de la Providence — Histoire des Filles de la Charité, Servantes des Pauvres, dites Sœurs de la Providence* (6 vol., Montréal, 1930), III : « Les Sœurs de la Providence au Chili (1853-1863) » : 5.

naissances illégitimes. De 1871 à 1916 ces religieuses montréalaises auront fondé au Pérou 4 maisons. Quarante de leurs sujets suivent bientôt les sept pionnières, toutes jeunes filles ces dernières, la plus âgée comptant à peine 27 ans. Outre leurs œuvres de préservation morale, les Sœurs du Bon-Pasteur établissent, pour les petites vagabondes péruviennes, une école gratuite, des pensionnats pour jeunes filles, un atelier, un ouvroir. La communauté a bien soin de se recruter sur place. En 1919, on le croirait à peine, elle compte 111 religieuses professes. De Montréal l'on n'a cessé néanmoins d'envoyer du renfort. En 1944 on porte à 82 le nombre des missionnaires que l'on a dirigées vers l'Amérique du sud.⁶ Le Bon-Pasteur forme maintenant là-bas une province autonome.

Là ne s'arrête pas l'histoire de ces pionnières. Vers le même temps, en 1871, six autres de ces mêmes braves filles, dont l'une n'a que 19 ans, s'embarquent pour l'Equateur. L'Archevêque de Quito, le président, Garcia Moreno, les mandent. C'est encore l'époque des voyages héroïques par bateaux primitifs, les hamacs remplaçant les cabines, puis par canot à travers la forêt tropicale, puis l'ascension du Chamborazo à dos de mule. La supérieure du groupe succombe de fatigues au lendemain de son arrivée. A Quito on leur confie jeunes filles pénitentes et prisonnières. L'œuvre progresse. Des renforts partent de Montréal. Mais Moreno est assassiné; la révolution se déchaîne; le protecteur des religieuses, l'Archevêque de Quito est empoisonné. Que faire? La paix rétablie, on se remet à fonder d'autres maisons. D'autres tourmentes révolutionnaires n'en laissent subsister que deux. En dépit de ces orages, les Sœurs n'ont pas laissé de se recruter sur les lieux. A Quito, il y a à peine quarante ans, l'on eût pu trouver encore pas moins de trois religieuses canadiennes, dont une supérieure d'une maison du Bon-Pasteur.

Et l'essaimage de la même communauté va continuer. Elles passent au pays voisin, en Bolivie, en 1892; elles passent en Colombie en 1908, remontent jusqu'au Nicaragua en 1913. Partout elles fondent les œuvres qui leur sont propres, établissent aussi des noviciats, suscitent des vocations, préparent des provinces autonomes de leur communauté. Semences fécondes, généreuses, jetées à tous les vents du Bon Dieu.

En cette période quelque peu reculée de la présence canadienne-française en Amérique latine, comment oublier une mission franciscaine auprès des Japonais du Pérou? A partir de 1889, des vagues successives amènent au Pérou, quelque 30,000 émigrants de l'empire nippon. A Rome, la Propagande s'émeut. Pour prendre soin de ces émigrés, elle va chercher, au Japon même, en 1936, deux missionnaires canadiens-français: les Franciscains Calixte Gélinas et Urbain-Marie Cloutier. Mais voilà que la guerre du Pacifique vient gêner l'œuvre des deux missionnaires.

⁶ Henri BOURASSA, *Le Canada apostolique*, 135-136; *Annales des Religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers à Montréal* (Montréal, 1895), I: 172-249; *Le Rayonnement d'une œuvre*, par une Religieuse du Bon-Pasteur (bro., Montréal), 32 pages.

res. Les Japonais deviennent des suspects. Mais aussitôt la guerre finie, le Père Cloutier, resté au poste par des prodiges d'habileté et de charité, regagne la confiance de ses ouailles. Depuis lors, une moyenne de 300 Japonais reçoivent chaque année le baptême. La mission japonaise a maintenant sa chapelle, sa résidence, ses écoles. Pour ses éminents services, le Père Cloutier se voit décoré par nul autre que le gouvernement de Tokyo. Le cher Père a tellement aimé ses ouailles, que ce fils de Saint-Narcisse dans le Québec, se fera naturaliser japonais sous le nom de Masonari Yonekawa.

* * *

Ce n'étaient là que les prémices d'un apostolat singulièrement plus déployé. Chacun connaît les origines du récent et puissant élan missionnaire de l'Eglise de Rome. Il date du pontificat de Benoît XV. Les affreux ravages de la guerre, du communisme, une prise de conscience plus vive de la misère universelle, ont pour une part déterminé cet élan. Les Pontifes ne pouvaient point ne pas se tourner vers l'Amérique latine. Ils apercevaient là non pas un continent païen, comme l'Asie, l'Afrique, mais des pays d'un catholicisme sans vitalité, menacé de mort. Cependant, en ces pays, vivent près de 200 millions de catholiques, soit 34% de la population catholique du globe. Catholiques malheureusement dépourvus de prêtres, de clergé; pour ces 200 millions, à peine 35.000 prêtres; pour ces 34% de la population catholique du globe, tout au plus 9½% du total des prêtres de l'univers. Dans quelques pays de l'Amérique latine, les prêtres y sont encore plus rares que dans les vicariats du Congo. On évalue à 40,000 les groupes de population, entièrement privés de secours spirituels; en des milliers d'endroits le prêtre n'apparaît qu'une fois l'an. Vainement jadis le Pape Pie V a réclamé, prôné la formation d'un clergé indigène. Les rois d'Espagne et du Portugal ont empêché l'ordination des Indiens et même des Métis. Les deux premiers conciles de Lima excluent formellement du sacerdoce les autochtones. Sur la fin du 18^e siècle, quelques prêtres indiens, quelques rares unités atteignent à l'ordination. Mais on chercherait en vain un clergé indien, un évêque indien, une élite indienne, en ce peuple pratiquement condamné à l'analphabétisme. A la fin du 18^e siècle, les gouvernements maçonniques expulsent de partout les Jésuites : ce qui creuse, dans l'Eglise, dans l'enseignement, un vide jamais comblé. La crise de l'indépendance au début du 19^e siècle ne fait qu'aggraver la situation. Trop généralement l'épiscopat prend parti contre les libérateurs; il s'aliène les masses populaires; beaucoup d'ecclésiastiques s'embarquent pour la métropole. En même temps les Etats nouveaux ne tardent pas à s'emparer de tous les privilèges du « Patronato Real »; ils suppriment les Séminaires, ne soutiennent l'Eglise que pour l'asservir.

Inutile d'insister sur les conséquences d'un pareil état de choses : elles ont nom : ignorance religieuse presque complète, effrayante, dira Mgr Joseph Cardijn, après un voyage là-bas; 80% d'enfants illégitimes; une famille disloquée, brisée; en ces peuples de près de 200 millions

d'habitants, dont 94% dit-on baptisés, à peine 3.5% des hommes et 9.5% des femmes figurent parmi les pratiquants, un tiers seulement des enfants faisant leur première communion.⁷ Dans le triple champ de la culture, de l'éducation et du travail, une absence, une infériorité navrante des catholiques, constate un évêque de là-bas.

* * *

Un catholicisme de cette malheureuse espèce, quel rempart peut-il opposer à la terrible propagande communiste ? Or cette propagande existe, et puissante, en Amérique latine et d'un bout à l'autre de cette portion du monde. Pas un seul de ces pays, fût-ce le plus petit, où elle ne soit installée, le plus souvent fort solidement. Ce qu'elle offre surtout à ces pays économiquement inférieurs, c'est son aide technique. Mais très habilement, dans son message à la conférence latino-américaine tenue en mars dernier, à Mexico, pour la souveraineté nationale, l'émancipation économique et la paix, M. Khrouchtchev évoquait les problèmes les plus inflammables : « Le chef de la Russie soviétique, disait-il, salue l'élan qui pousse (les peuples d'Amérique latine) à être maîtres dans leur maison, à utiliser les abondantes ressources naturelles de leur pays, à l'accroissement du bien-être et à l'élévation du niveau culturel des grandes masses populaires. »⁸ Où Moscou juge imprudent d'intervenir, il pousse sa pointe par personnes interposées : ses satellites, la Hongrie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, selon le plus de chances de succès de l'un ou de l'autre. L'objet tenacement poursuivi reste partout le même : distendre, rompre, si possible, tous liens entre l'Amérique latine, les U.S.A. et les pays capitalistes, multiplier partout les sujets de froissements, surtout pousser, grossir le sentiment antiyankee. Bien mal avisé qui se dissimulerait l'importance grandissante de cette propagande. Interdit officiellement au Brésil, le communisme n'y compte pas moins de 60,000 sympathisants. La presse communiste y dispose de 22 titres. Le parti noyauté les milieux universitaires, les associations d'étudiants souvent dominés par de jeunes agitateurs communistes bien stylés. En fait le pays de l'Amazone contient plus de communistes que tous les Etats sud-américains mis ensemble.⁹

Situation encore inquiétante au Venezuela, en Uruguay, en Colombie, surtout au Mexique que l'on dit parfois « la clef de l'Amérique latine ». Le communisme y a établi son important état-major. Il y possède son principal centre de rayonnement pour toute l'Amérique latine. La presse, d'inspiration communiste, y détient 55 titres divers. Avec le bloc communiste, le Mexique affiche ouvertement des relations officielles. On l'a bien vu lors de la récente conférence de mars dernier, que nous citions tout à l'heure. Le Mexique est voisin des Etats-Unis. Nulle part n'y est

⁷ *Prêtres et missions* (1955), 114.

⁸ *Ecrits de Paris* (mai 1961), 29.

⁹ *Bilan du Monde*, II : 1960; Tibor Mende, *L'Amérique latine entre en scène*, 248-316.

plus vif le sentiment antiaméricain. Pour le commun des Mexicains, le voisin du Nord, c'est le « grand oiseau de proie » qui a arraché, il y a cent ans, à la patrie, un tiers de son territoire et dont l'on ne sait jamais s'il n'aura pas l'envie de venir chercher le reste.^{9b}

C'est pourtant aux Antilles que le virus communiste se montre le plus menaçant, à Cuba, par exemple. On me dispensera de faire voir l'importance stratégique de l'Archipel. S'étendant de la Floride au Venezuela, la chaîne des Antilles prend l'aspect d'une couverture pour l'Amérique centrale. A y bien regarder, on dirait, en effet, entre l'Atlantique et le rivage continental, un rempart ou le barrage quelque peu troué d'un lac intérieur. Aussi bien, sur l'échiquier américain, l'île cubaine représente-t-elle un pion de souveraine importance. Que l'on supprime Cuba ou que le communisme s'y installe, la couverture est déchirée; le barrage qui protège l'Amérique centrale est rompu. Et le continent est menacé d'être coupé en deux par la puissance soviétique.

Donc nulle illusion à nourrir sur la gravité du péril en Amérique latine. L'emballement de la jeunesse pour le castrisme, sa ferveur à chanter l'hymne de la révolution cubaine, ne sont pas nécessairement d'inspiration communiste. Néanmoins, déjà en 1950 — et ce fait n'a pas suffisamment alarmé les grandes universités du nord américain — 8,000 étudiants Latins d'Amérique fréquentaient les universités russes ou celles des pays satellites, cependant que 240,000 militants étaient alors à l'œuvre sur le continent-sud.¹⁰ Propagande relativement efficace en ce monde de meurts de faim qui déjà, aux premiers signes de l'industrialisation, quittent par bandes, la pampa sauvage, s'engouffrent dans les villes naissantes, pour y subir, dès leur arrivée, une sorte de traumatisme psychologique. Devant un tel péril, l'on comprend le grave avertissement de M. Augusto Frederico Schmidt, principal homme d'Etat du Brésil, à la conférence de Bogota (septembre 1960) :

...Je me demande ce qu'il adviendrait du monde occidental si les millions de Latino-Américains, ses seuls alliés naturels, répondaient favorablement à la Chine, à l'Union soviétique, et passaient dans l'autre camp. L'heure actuelle est grave, très grave. Nous autres, nous comprenons parfaitement que les Nord-Américains jouissent du bien-être et les Européens de la joie de vivre. Nous les avertissons néanmoins que si les uns et les autres ne consentent pas d'urgence des sacrifices à l'échelle nécessaire, c'en serait fait rapidement de la civilisation occidentale.¹¹

* * *

C'est justice à lui rendre, l'Eglise catholique n'a pas été la dernière à s'alarmer devant le terrible péril. L'on peut faire remonter jusqu'à Léon XIII et même jusqu'à Pie IX la prise de conscience des Pontifes, des

^{9b} *Ecrits de Paris* (mai 1961), 30.

¹⁰ P. SCHNEYDER, « Les efforts de Pénétration de l'Axe Moscou-Pékin en Amérique latine », *Etudes* (octobre 1950), 50-67.

¹¹ Cité par Georges Friedmann, « L'Amérique latine déchirée », *Le Devoir*, 13 janvier 1961.

extraordinaires besoins religieux de l'Amérique latine. Clairvoyance devenue très vive sous les derniers Pontifes. Très vite ils sont passés aux mesures suprêmes : réunions hâtives des archevêques et évêques du continent-sud, création d'organismes pour parer aux dangers; mise en alerte de l'épiscopat du monde entier. Les chefs religieux de l'Amérique latine ont eux-mêmes jeté leurs cris de détresse : « Demain, ont-ils clamé, si l'on nous aide aujourd'hui, nous pourrons en aider d'autres à notre tour. Mais nous seuls, sans l'aide étrangère, nous ne pouvons sauver cette portion de la catholicité... »

Où trouver, en effet, le remède, le contrepoison contre l'idéologie marxiste ? Pas assurément dans un monde de petits intellectuels sceptiques, agnostiques, souvent d'obédience maçonnique, réfractaire à toute pensée religieuse; pas non plus dans les hautes classes sociales de ces pays, monde de jouisseurs, recroquevillés dans leurs privilèges, leur égoïsme séculaire. Pas davantage, comme le croient trop d'Américains, dans une transfusion de dollars si considérable soit-elle, dollars, nous dit-on, qui font plus de jaloux que d'heureux, ni dans les niaiseries démocratiques dont on se fait le champion. Le remède, nulle part ailleurs ne peut-il résider que dans le christianisme, dans la vérité qui rend libres de la vraie et unique liberté. Admettons-le. Seul le christianisme, disons même l'Eglise, avec son credo social, son juste équilibre de l'autorité et de la liberté, son idéal de justice et de charité, son juste partage des droits et des devoirs entre les classes sociales, son culte de la famille et de l'enfant, son amour surnaturel pour les plus déshérités, les plus souffrants des êtres humains, seul le christianisme authentique, avec les insurpassables espoirs de sa vie future, peut offrir un triomphant contrepoison aux séductions du marxisme, aux promesses miroitantes de son paradis sur terre, toujours promis, toujours inaccessible : ogre insatiable dont les cruels mirages auront abusé, dévoré tant de libertés et même tant de générations d'hommes.

C'est également justice à rendre à l'Eglise canadienne qu'elle n'a pas été la dernière à entendre les appels pathétiques de l'épiscopat sud-américain. Aujourd'hui, plus de 1,000 missionnaires canadiens-français, évêques, prêtres, religieux, frères, sœurs, laïcs rattachés à 50 communautés religieuses, se dévouent en 20 pays au moins de l'Amérique latine.¹² Qui sont-ils ? Qu'y font-ils ? Sans conteste, on peut l'écrire et le dire : ils sont une élite morale; ils sont aussi, les tâches qu'on leur assigne le démontrent, une élite intellectuelle. Aux Jésuites l'on confie la direction du grand Séminaire, à Haïti, grand Séminaire interdiocésain pour les cinq diocèses de l'île. Même fonction est assignée aux Sulpiciens de Montréal en Colombie. Leur grand Séminaire formera les futurs prêtres de trois diocèses. Et la merveille est que Jésuites et Sulpiciens réussissent où jusqu'ici l'on avait plus ou moins échoué : ils suscitent des vocations

¹² *Messages* (1958), 356; (1959), 90.

en nombre étonnant; ils donnent à ces pays ce qui leur manque le plus, un clergé et un clergé indigène. L'ampleur des entreprises n'intimide pas ces missionnaires. A Sao Paulo, au Brésil, les Pères de Sainte-Croix érigent une véritable cité étudiante, à douze pavillons, le Colegio ou Ginasio de Santa Cruz, avec terrains de jeux, centre récréatif universitaire. En cette institution fréquentée en 1960 par 215 étudiants, les Pères tentent un renouvellement des méthodes pédagogiques; un des leurs va s'initier à ces méthodes au centre d'études pédagogiques de Paris. Les missionnaires de Pont-Viau, aidés des Sœurs de l'Immaculée-Conception, ont fondé, eux aussi, leur cité étudiante à Cuba, dans le diocèse de Matanzas : œuvre monumentale qui comprend deux collèges classiques, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles, un séminaire diocésain, flanqué bientôt, espérait-on, de son pavillon de théologie. Au Chili, à Antofagasto, en décembre 1957 ou 1958, les petites Oblates de Marie-Immaculée ouvrent un collège classique pour jeunes filles et prennent la direction d'un Institut familial. Des écoles, dans les vingt pays où ils sont, les missionnaires du Canada français en fondent partout, écoles de toute espèce : primaires, secondaires, techniques, industrielles, agricoles, normales, écoles de catéchistes, écoles d'infirmières, écoles d'apprentissage, écoles pour adultes, ce qu'ils appellent en Bolivie, des « centres d'alphabétisation » où des professeurs spécialisés s'efforcent d'inculquer aux adultes des rudiments d'écriture, de calcul, d'hygiène, de morale, de religion. Presque partout, ils commencent par l'école. L'école, disent-ils, mène à l'église, ouvre les portes de l'église. Sur le Haut-Amazone, elle sert à regrouper une population déplorablement dispersée. C'est à des écoles qu'on songe au Chili où plus de 700,000 enfants ne reçoivent encore aucun enseignement. Des écoles l'on en voudrait ouvrir en toute mission, paroisse ou desserte, dans les pampas les plus reculées, dans les villages les plus pauvres, même dans les endroits où les gens du pays les ont crues jusqu'ici entreprises chimériques. Pour tenir ces écoles, évêques, prêtres, pères, ont fait appel aux congrégations enseignantes du Québec; plus de dix communautés de Frères et de Sœurs ont répondu généreusement. Et très tôt on les a vus associer les laïcs à leur propagande, tendre partout les filets de l'Action catholique, de la légion de Marie, des congrégations mariales, de la Chevalerie du Christ-Roi, de la JEC, de la JOC, de la Croisade eucharistique. En ces secteurs encore, on confie aux missionnaires canadiens-français, des postes de haute confiance. Au Brésil, à Recife, les Jésuites se voient attribuer la direction de la jeunesse des milieux étudiants et universitaires; au Brésil, un Père de Sainte-Croix devient l'aumônier général adjoint de la JOC, en attendant qu'il devienne aumônier national de la même JOC pour toute l'Amérique du Sud. A Cuba, à la Havane, un prêtre de Pont-Viau, à la demande du Cardinal Arteaga, fonde, dans la capitale, les premiers mouvements jécistes; il est déjà aumônier et directeur spirituel du Collège LaSalle, fréquenté par 1,300 élèves. Mais c'est toute la jeunesse de la ville et du diocèse qu'il veut gagner à l'action catholique. Et le voici qui forme une

vingtaine de jeunes universitaires, destinés au noyautage jéciste dans 15 autres institutions d'enseignement. Ces hommes et ces femmes que n'entreprennent-ils point dans le combat contre l'analphabétisme et pour le réveil de la foi. Tous les moyens leur sont bons : journal, bulletins paroissiaux, librairie, diffusion de brochures, de catéchismes. Où les distances sont trop grandes, la population trop dispersée, les apôtres trop peu nombreux, ils recourent à la radio. Les Oblats auront recours à ce moyen moderne, par exemple, en Bolivie, pays des innombrables misères, pays des classes ouvrières prostrées dans leur gueuserie. Radio Pie XII du Sigle X ira porter dans les foyers munis de petits postes récepteurs, un peu de vérité et de joie. Et Radio Pie XII parle si bien, si haut, affirme une telle supériorité technique, qu'en peu de temps il finit par l'emporter sur les trois postes communistes de la région des mines.

Ce labeur d'enseignement en appelle un autre non moins urgent : l'assistance sociale. Une réforme presse plus que toute autre en Amérique latine, la réforme agraire : la division, le partage des immenses haciendas ; un peu de terre pour une immense population qui aurait besoin de manger. Quelques évêques commencent d'élever la voix. Les missionnaires les aident indirectement par des œuvres de charité, par la préparation de jeunes élites qui demain tiendront les grands rôles. On me dispensera, en cette revue rapide, de l'énumération des hôpitaux, hospices, dispensaires, voire d'une léproserie fondés, entretenus par les mêmes dévouements. Les missionnaires abordent franchement même des domaines profanes. En quelques endroits, pour tirer ces pauvres des griffes des usuriers, ils établissent des Caisses populaires. Enfin, ce que l'homme du monde, même l'incroyant ne refusera pas d'admirer en ces hérauts de l'Évangile, c'est leur penchant pour les plus malheureux, les plus déshérités. Dans le Haut-Amazone, au Pérou, au Chili, et en bien d'autres pays, ils vont à l'Indien, à ce rebut si négligé par la civilisation espagnole et qui a pourtant gardé, malgré tout, une singulière nostalgie de la foi, un fond de vénération pour l'homme du Christ, une faim avide de civilisation.

Je ne résiste pas à l'envie de vous raconter un trait entre quelques autres de cette propension, il faudrait dire de cette amitié du missionnaire, pour les plus infortunés de ces régions. Dans Lima, capitale du Pérou, un pouce de terrain coûte presque une fortune. Impossible donc pour les pauvres des banlieues sordides de trouver à se loger même là, encore moins d'y acquérir propriété. Or, en ces derniers temps, l'on vit s'édifier, à huit milles de la ville opulente, dans la Pampa de Comas, sur un terrain de lave volcanique, de blocs de roches stériles, de quelques marais, une ville-misère, pire que les affreuses « Bidonvilles » : assemblage innombrable de taudis faits de nattes de joncs et d'osier perchées « sur de grands bambous », sans plancher, sans rue, sans électricité, sans eau, abris d'une population grouillante de 35,000 âmes entassées dans une misère navrante. Ville lépreuse, d'une saleté et d'une gueuserie inimaginables, assure-t-on, en quelque part que ce soit de l'Amérique. Inimaginables aussi les

misères morales en ce grouillement humain : un pullulement de familles disloquées, de femmes abandonnées, de maris partis à la recherche du travail et jamais revenus, des promiscuités répugnantes, des enfants illégitimes à foison. Point rares les familles de six enfants où les petits portent trois ou quatre noms différents, selon les noms « des chers « papas » qui ont vécu avec la même maman ». Et l'on s'y attend un peu : de pauvres loqueteux qui ne connaissent ni religion, ni Eglise, d'une ignorance religieuse absolue. Un vrai refuge de honte et de vice !

L'Archevêque de Lima s'émut de cette misère. Longtemps il chercha un missionnaire qu'il pût envoyer à cette portion infortunée de son troupeau. Vainement il le chercha autour de lui. Il crut enfin l'avoir trouvé en 1957. Un Oblat canadien, le Père André Godin de Montréal, s'offrit à l'Archevêque.¹³ A son tour, le Père se tourna vers les petites Sœurs de Notre-Dame-des-Anges nées récemment à Lennoxville comme l'on sait. Il les savait passionnées pour les missions les plus pauvres, les moins attrayantes. Un jour l'apostolat a donc débuté à Comas. Le Père se loge, comme il peut, à quelques milles de sa paroisse; les Sœurs, elles ne sont que deux, s'y rendent à pied de Lima; elles portent à la main leur *boîte à lunch*. Froidement reçues d'abord, on les regarde comme des étrangères, des intruses, des touristes en quête de photos sans doute pour propagande. Très tôt, les religieuses, armées de leur plus beau sourire, font tomber les méfiances les plus rigides. Elles vont de cabane en cabane, y portant des vivres, du linge, des médicaments. On se prend à adorer ces femmes blanches, ces « Anges » descendus du ciel. Les « Madrecitas » deviennent les mamans de toutes les mères, de tous les enfants; et le Père « Andrès », le papa de tous. Les cœurs s'ouvrent, les confidences aussi. C'est à qui confierait aux religieuses ses misères. Et voilà déjà qu'on veut s'instruire, on veut se marier devant le Père, on veut faire baptiser, confirmer ses enfants. Dans la Pampa de Comas le feu sacré est allumé. De Lima d'autres apôtres accourent : un Jésuite avec douze de ses élèves, un Père de Picpus, des médecins, d'autres encore. Et des catéchistes masculins et féminins se mettent à enseigner; des dispensaires s'organisent, des chapelles en bambous s'érigent. Enfin sur la roche volcanique une fleur d'espérance a poussé. Et maintenant à ces braves gens, qu'on se garde bien d'enlever ou leur « Padrecito » ou leurs deux « Madrecitas ». Un voyageur de passage reçoit cet avertissement : « Si quelqu'un veut nous enlever le Padrecito Andrès et les petites Mères Blanches des Anges, il va se faire tuer ici. » Le Père Andrès rend ce témoignage à ses compagnes d'apostolat : « Je pensais savoir ce qu'étaient des religieuses. Je ne connaissais pas encore les Sœurs de Notre-Dame des Anges... Des Sœurs

¹³ Il faut dire que, depuis trois ans environ, les Oblats canadiens possèdent une paroisse à Chinetta-Alta, à quelque 250 milles de Lima : paroisse fondée par le Père Oliva Meunier, o.m.i., à la demande de l'Archevêque de Lima. Paroisse de pauvres gens abandonnés, à peu près sans service religieux. Deux Pères s'efforcent de ressaisir cette population. C'est de Chinetta-Alta que partit le Père Godin.

comme cela, un curé missionnaire ne peut s'en passer. »¹⁴ L'agglomération de la Pampa de Comas s'est grossie depuis lors; on y recense maintenant plus de 62,000 habitants. Deux Pères y font le service religieux. A ces deux un troisième viendra bientôt se joindre. A ce petit monde en détresse, le Père Godin voudrait pourtant donner des écoles, les instruire un peu, leur apporter un peu de soleil, un peu de paix dans l'âme, et après l'école, faire surgir une humble chapelle. A un touriste qui s'étonne de le trouver dans ce milieu de déguenillés quand il y a tant de beaux endroits en Amérique du Sud, le Père répond : « Précisément les pauvres ne sont pas évangélisés; et nous suivons la devise de notre fondateur... C'est pour eux qu'est faite l'Eglise... l'Evangile doit être annoncé aux pauvres. »¹⁵

Des paroles comme celles-ci expliquent bien des choses. On y perçoit l'Esprit qui anime, en Amérique latine, les missionnaires canadiens-français. Ils apportent à leur œuvre, quelques dispositions ou chances d'ordre naturel : une singulière facilité d'adaptation, une amitié spontanée pour leurs ouailles, qualités que tous reconnaissent. Et cet avantage est le leur de n'être l'agent politique ou commercial d'aucun empire. Ils ne sont les fourriers d'aucune puissance financière ou industrielle que ce soit. Il leur suffit d'être les envoyés de l'Eglise, les propagandistes d'une foi. Et voilà qui explique l'accueil qu'on leur réserve en bien des lieux, et par exemple, au Honduras où autorités politiques et religieuses se portent en procession au-devant des petites Sœurs canadiennes qui leur arrivent. Et voilà aussi qui leur vaut des évêques de là-bas de si justes éloges. Le coadjuteur de La Paz, en Bolivie, écrit : « Ce que firent ici les Oblats, en cinq ans, c'est tout simplement énorme... Dans le cœur des masses, ils se sont efforcés de porter l'Eglise, par des contacts d'amitié humaine et de charité fraternelle. Les résultats furent merveilleux. » Le Cardinal-archevêque de la Havane dira à ses prêtres : « Si vous voulez vraiment régénérer vos paroisses, faites comme les Pères Canadiens, établissez des écoles rurales paroissiales. » Un autre évêque de Cuba, l'Evêque de Matanzas, décerne aux mêmes religieux, prêtres de Pont-Viau, cet éloge : « J'estime particulièrement providentiel, dira-t-il, et c'est d'aussi loin que l'année 1948, que les prêtres missionnaires canadiens se soient établis à Cuba. Ils n'y résident encore que depuis quelques années et déjà l'on reste étonné de l'amélioration spirituelle des paroisses qui leur ont été confiées. Leur désintéressement, leur abnégation, leur magnifique organisation, en un mot l'esprit missionnaire zélé qui les anime, ont produit des miracles parmi nous. »¹⁶

Le Cardinal Caro, de Santiago, Chili, faisait cette humble prière aux Frères du Sacré-Cœur, à leur arrivée : « Tout ce que nous vous deman-

¹⁴ *Propagation de la Foi* (janvier-février 1941), 22-27.

¹⁵ *L'Action Catholique*, Québec, 9 mai 1961.

¹⁶ *Annuaire* 1948, 90.

dons, ... c'est ... de ne pas vous surprendre de nos misères. » Il répétera aux mêmes Frères à sa mort : « Nous rendons grâce à Dieu d'avoir envoyé dans notre diocèse les Frères du Sacré-Cœur, et nous prions le Seigneur de leur accorder abondamment ses bénédictions dans leur saint travail de l'éducation pour le bien de notre chère Patrie. » Eloge aussi chaleureux adressé aux mêmes Frères par l'Évêque de Campanha, du Brésil : « La venue des Frères Canadiens dans mon diocèse a jeté un jalon d'or dans ma vie d'évêque. »

Conclusion

Certes, ne nous faisons pas illusion sur cette croisade d'apostolat missionnaire. Ce n'est qu'une petite trouée à travers une énorme masse à demi paganisée. Cependant une question angoissante se pose : que sera bientôt ce continent-sud qui, par la lourdeur de sa masse humaine, 600 millions dans 40 ans prévoient des statisticiens, pourrait être demain la Chine de l'Occident ? Que ne pas se promettre de son réveil, de son développement en tous domaines, quand on voit ces peuples, hier analphabètes, aujourd'hui passionnés d'instruction, où une école ouverte par les missionnaires, en état tout au plus d'accueillir cent écoliers, se voit assiégée par 300 et 400 écoliers; où les écoliers refusés, ainsi qu'en telle île des Antilles, s'en retournent chez eux mélancoliquement, ou mieux, pour suivre quand même la leçon, se braquent debout, près des fenêtres dépourvues de vitres; où encore il n'est pas rare que, pour échapper à l'exclusion, de grandes filles de 15 à 16 ans, se cachent sous les bancs ? Que ne pas attendre de ces pays qui ont déjà engendré une politique de génie, l'Equatorien Moreno, un autodidacte génial, le musicien brésilien Villa-Lobos, un prix Nobel de littérature, la poétesse chilienne, Gabriela Mistral, métisse d'Indien et d'Espagnol ? Beaucoup en arrivent à penser qu'en cette portion du monde se pourrait décider l'équilibre des forces géantes qui se disputent la domination de l'univers, l'on peut même dire le sort de la civilisation humaine. L'Europe, trop vieillie peut-être, a-t-on noté, assimile mal la prodigieuse aventure de la technique moderne; les Etats-Unis, à l'avant-garde en cet effort, donnent malaisément à l'individu les moyens d'un équilibre psychologique et les promesses de l'Eden terrestre; les Soviets y réussissent encore moins, avec leur nivellement social et leur formation conformiste et pragmatique du citoyen. L'Amérique latine, à la fois jeune et vieille, jeune par sa tension vers les réalisations les plus modernes (Brasilia au Brésil); vieille par son art de vivre, par ses traditions humanistes restées le lot de ses élites, qui mieux que cette Amérique pourrait apporter une contribution plus riche et plus originale à la civilisation des temps nouveaux ?

Quoi qu'il en soit, le moindre penseur n'en saurait douter : les formes de l'avenir seront bien différentes, selon que la civilisation du géant du sud sera chrétienne ou ne le sera pas, sera d'un camp ou de l'autre. De ce monde en ébullition, en profonde transformation économique et

sociale, trop longtemps le Canada aura été absent. Il semble en voie de réparer son erreur, même s'il arrive un peu tard. Nous sera-t-il permis de penser que le millier de petits missionnaires du Canada français, présents en presque tous ces pays des Amériques méridionales et y accomplissant une œuvre profondément humaine, n'y auront pas fait voir un visage trop déplaisant de leur pays ?